

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er mars 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Bulletin Politique.

Les relations austro-russes viennent de passer par une voie très grave, si nous en croyons certains correspondants.

On a quelques raisons de croire que la France et l'Angleterre se sont occupées activement de rendre de nouvelles conversations possibles entre Vienne et St-Petersbourg.

On semble croire à Vienne qu'Elmi Pacha mènera à bien l'accord austro-turc. La lutte qui s'engage actuellement entre les divers groupes politiques semble n'être que le prélude d'un orage beaucoup plus gros.

Les milieux officiels voient d'un œil favorable la nomination d'Hilmi Pacha comme grand-vizir. Ils ont la conviction qu'il mènera à bien l'accord austro-turc.

triche n'aurait jamais permis l'occupation du sandjak. On s'est réjoui à Belgrade de la chute de Kiamil, parce qu'on a découvert en lui un ami de l'Autriche.

La mise à la retraite de lord Charles Bessford, après deux années de commandement, alors qu'une troisième année est généralement concédée, suscite les protestations de ses partisans.

Cette dernière critique est en partie fondée, et on a entendu des experts la formuler contre Sir John Fischer.

Veille de Désastre.

M. Germain Bapet vient de publier la quatrième partie de l'ouvrage qu'il a consacré au maréchal Canrobert, et ce volume, comme un peu aussi les précédents, présente cette particularité que la vie propre de l'illustre soldat est peu étendue.

L'auteur, ayant pris pour sous-titre: "Souvenirs d'un siècle", a voulu sans doute le justifier en vagabondant à travers l'histoire, et tandis qu'il laisse souvent de côté son héros, il se plaît à évoquer en des récits anecdotiques une foule de personnages d'importance variée.

C'est, en effet, en dehors de lui, et sans qu'il ait eu directement voix au chapitre, qu'ont été agitées les questions relatives à l'organisation de l'armée, après la campagne d'Italie et surtout celle de Bohême.

pure courtoisie ait en d'autre résonance qu'une réponse toute pareille, ni qu'après plus qu'avant, le commandant du 1er corps ait été introduit dans les conseils où se discutait l'avenir de l'armée et du pays.

C'est cependant quand il nous fait parcourir les pénibles étapes de cette réforme à peine ébauchée, quand il nous remémore les difficultés de toutes sortes avec lesquelles fut aux prises le ministre de la guerre et les luttes douloureuses dont il sortit brisé et quasi vaincu.

Si d'ailleurs, à cette époque, il n'y avait point d'antipatriotes militants, on pouvait trouver aisément dans les rangs de l'opposition, pas mal d'antimilitaristes, et surtout beaucoup de pacifistes, nourris de chimères comme ils le sont toujours.

L'empereur Napoléon III avait été de tout temps un partisan du service obligatoire et du recrutement régional, tel qu'il se pratique en Prusse depuis le grand désastre d'Iéna.

On proposait de diminuer de 20,000 hommes le contingent annuel, et, pour empêcher cette mesure déplorabile, l'Empereur ne trouvait d'autre ressource que d'écrire une lettre personnelle à chaque député du Corps législatif, recourant ainsi à un procédé tellement inconstitutionnel qu'il dut y renoncer de lui-même.

Cela n'empêcha point le souverain de revenir à la charge, et il revint jusqu'à six fois. Avant le 1870, il avait-il tort? Les faits dont nous sommes aujourd'hui les témoins attestent et qui indiquent suffisamment à quel point l'obligation du service militaire est antinomique au tempérament français.

Il existe cependant un moyen terme entre le service universel, dont la conclusion définitive et l'abaissement fatal, dans une démocratie intégrale, sont ce qu'on appelle les milices, et l'ar-

mée trop réduite que nous donnait le régime de 1832. C'est le système imaginé par le maréchal Niel et qu'il essaya de traduire en institutions fermes quand il voulait juxtaposer aux troupes de métier, composées des appelés, des engagés volontaires et des rengagés, une force imposante de seconde ligne, qui en fut à la fois le complément, le réservoir et le soutien.

Cette organisation n'a été qu'essayée et cependant elle nous a permis, en 1870, de défendre l'honneur des armes par une résistance dont aucun peuple n'eût été capable. On peut donc juger de la force que la France en eût tirée si elle l'avait eue à sa disposition, complète, entière et telle en un mot que la rêvait son créateur.

Si d'ailleurs, à cette époque, il n'y avait point d'antipatriotes militants, on pouvait trouver aisément dans les rangs de l'opposition, pas mal d'antimilitaristes, et surtout beaucoup de pacifistes, nourris de chimères comme ils le sont toujours.

On proposait de diminuer de 20,000 hommes le contingent annuel, et, pour empêcher cette mesure déplorabile, l'Empereur ne trouvait d'autre ressource que d'écrire une lettre personnelle à chaque député du Corps législatif, recourant ainsi à un procédé tellement inconstitutionnel qu'il dut y renoncer de lui-même.

Cela n'empêcha point le souverain de revenir à la charge, et il revint jusqu'à six fois. Avant le 1870, il avait-il tort? Les faits dont nous sommes aujourd'hui les témoins attestent et qui indiquent suffisamment à quel point l'obligation du service militaire est antinomique au tempérament français.

Il existe cependant un moyen terme entre le service universel, dont la conclusion définitive et l'abaissement fatal, dans une démocratie intégrale, sont ce qu'on appelle les milices, et l'ar-

les petites causes d'effets considérables, viennent en éclaircir l'histoire et parfois même l'expliquer.

Ainsi en est-il des incidents, tantôt futiles, tantôt plus graves, qui firent modifier jusqu'à trois fois la composition des armées, puis influencèrent la direction des opérations au point de la livrer à la plus complète incohérence.

Et ici se place un épisode peu connu, je crois, mais qui ne laisse point d'être assez suggestif. Il paraîtrait que le 9 août, jour où ils tombèrent, les ministres devaient faire arrêter et conduire au Havre une trentaine de députés qui avaient complété l'envahissement du Corps législatif et la proclamation de la république.

Qu'il soit ainsi qu'il eussent été les conséquences de la substitution du maréchal Canrobert au général Trochu dans le commandement de Paris? Le second ne fut nommé qu'au refus du premier, qui ne voulait pas abandonner son corps d'armée au moment où il allait se battre.

Clark N. Wisner, membre de la maison de commerce Wisner and Co., de Memphis, Tenn., courtier en grains et en coton, a été arrêté hier matin dans le United Cotton Building, rue Gravier, par les détectives Holaday et Houney.

Clark N. Wisner, membre de la maison de commerce Wisner and Co., de Memphis, Tenn., courtier en grains et en coton, a été arrêté hier matin dans le United Cotton Building, rue Gravier, par les détectives Holaday et Houney.

Les détournements mis à la charge de Wisner, portent sur une somme de 3,000 dollars.

L'Unité de l'Eglise

Les premiers exercices du Carême ont eu lieu dimanche dernier dans toutes les églises de la ville, et ont été suivis avec piété.

A la Cathédrale, nous l'avons déjà dit, c'est le Rév. F. A. R. Grouleau qui prêcha la Station; et son début a pleinement répondu à l'attente générale. Il a la voix forte, le geste souple et une diction parfaite; avec cela, il traite son sujet avec une très grande clarté et dans le langage le plus heureux.

Après avoir brièvement dans son exorde, rappelé le congrès panaméricain tenu à Londres au mois de juillet dernier et qui devait à piteusement avorter, l'orateur nous prouve que seule l'Eglise catholique est la véritable Eglise de Jésus-Christ, parce que seule elle possède la véritable et complète unité.

En un mot, dans l'Eglise catholique seule, nous avons: un roi, une loi, une foi.

La vente du gibier.

La vente du gibier est interdite dans tout le territoire de l'Etat. La nouvelle loi est entrée en vigueur hier matin.

Les articles de loi traitant du transport, de la vente ou de l'achat du gibier, sont les suivants: "Qu'il soit résolu: qu'il est illégal pour tout individu de vendre, d'offrir en vente ou d'avoir en sa possession dans un but commercial, tout espèce de gibier, à partir du 1er jour de mars, jusqu'à l'ouverture de la chasse.

Les articles de loi traitant du transport, de la vente ou de l'achat du gibier, sont les suivants: "Qu'il soit résolu: qu'il est illégal pour tout individu de vendre, d'offrir en vente ou d'avoir en sa possession dans un but commercial, tout espèce de gibier, à partir du 1er jour de mars, jusqu'à l'ouverture de la chasse.

L'affaire Maloney.

C'est mercredi prochain que les avocats de Robert Maloney, le célèbre accusé de détournement, plaideront devant la Cour criminelle en vue d'obtenir une réduction du cautionnement imposé à leur client.

La crue du Mississipi.

La crue de l'Ohio et de ses affluents commence à faire sentir ses effets sur le cours inférieur du Mississipi.

Les préparatifs sont terminés pour faire face à cette crue et partout des levées en excellent état garantissent les riverains.

Arrestation de Joseph Ferina.

La police a procédé, hier matin, à l'arrestation de Joseph Ferina, âgé de 14 ans, frère de Rosario Ferina, le voleur qui a été tué samedi matin dans une tragique rencontre avec des détectives.

Le jeune Ferina en arrivant au poste de police a été longuement interrogé par le capitaine Boyie auquel il a répondu évasivement.

Joseph Ferina est né en Sicile où habitent encore son père et sa mère. Il est aux Etats Unis depuis cinq ans et parle parfaitement l'anglais.

Commencement d'incendie

L'agent de police Roth, du quatrième arrondissement, a découvert des flammes hier matin, dans une chambre de la maison portant le No 1320 rue Iberville.

Joseph Ferina est né en Sicile où habitent encore son père et sa mère. Il est aux Etats Unis depuis cinq ans et parle parfaitement l'anglais.

Autre incendie.

A sept heures hier soir un feu a pris naissance dans la demeure de Wm P. Dowell, rue Octavia 1927. M. Dowell a été légèrement brûlé aux mains en essayant d'éteindre les flammes. Les dommages causés par le feu sont peu importants.

Retour des surintendants des écoles.

MM. Warren Easton et J. R. Connelly, surintendants des écoles publiques de la Nouvelle-Orléans, sont rentrés, hier matin, de Chicago, où ils ont assisté à la Conférence nationale des surintendants d'écoles. M. Easton se déclare enchanté de l'accueil fait aux délégués par les autorités de Chicago.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. Sommaire de la 15 Février 1909

- I.—Fachoda. — I. La Convention de Juin 1898. — L'incident de Fachoda, par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. II.—Les Unis, deuxième partie, par M. Edouard Rod. III.—Au Couchant de la Monarchie. — II. Les premiers Actes du Règne, par M. le marquis de Ségur de l'Académie française. IV.—Les Eglises orientales — Jésus-Turné et Jeanes-Egyptiens, par M. Louis Bertrand. V.—Une famille Française au XVIIe Siècle, par M. Emile Faguet, de l'Académie Française. VI.—Le Lyrique de Leconte de Lisle, par Jean Doris. VII.—Revue Littéraire — M. André Hallays et l'Art de Flaner, par M. René Doumic. VIII.—Revue Musicale — Les enfants à Bethléem. Aux Concerts du Châtelet. — Monna Vanna, à l'Opéra; Ernest Reyer, par M. Camille Bellaigue. IX.—Revue Etrangères. — L'Autobiographie d'Un Ouvrier Anglais, par M. T. de Wyzewa. X.—Chronique De La Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. XI.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No. 76. Commencé le 19 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INEDIT PAR PAUL MARGUERITE DEUXIEME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

XIX

OU LE VENT TOURNE (Suite.)

LA, un vil étouffement l'attendait, dès qu'il fut devant la haie de lierre et la grille basse à pi-

ques de fer peintes en bronze, devant le jardin qui précédait le perron.

Tous les volets du petit hôtel étaient hermétiquement clos, les portes fermées.

La petite porte du jardin aussi; du moins elle le semblait.

Mais M. de Morailles la poussa, car elle ne s'ouvrait que du dedans, sans loquet au dehors. Elle céda et il se trouva en face d'une femme de ménage d'une quarantaine d'années à cheveux gris que Maud employait, en plus des domestiques, aux gros travaux.

Elle avait l'air honnête et regarda M. de Morailles avec respect. Jamais il ne lui avait adressé la parole, jamais il ne l'avait regardée. Mais elle le connaissait bien; n'était-il pas, après mademoiselle Maud Kiss, le seigneur et maître?

—Et ce que monsieur désire quelque chose? demanda-t-elle, intimidée, en voyant la brusque transfiguration de ce visage.

M. de Morailles, en effet, cherchait à comprendre. Quoi, Maud l'avait tué à cinq heures et il trouvait sa maison fermée, hostile comme une forteresse, l'accueil d'un visage de bois, d'un corps de pierre?

—Monsieur ne sait donc pas? demanda-t-elle. —Partie? Quand? Pour où? —Pour où, mademoiselle ne me l'a pas dit. Quand? A deux

heures de l'après-midi. —A-t-elle dit qu'elle reviendrait? —Mademoiselle n'a pas parlé de retour. Elle a emporté une malle et son sac de voyage.

M. de Morailles s'avança, poussant la femme qui, sur le seuil de la petite porte et sans intention, lui barrait le passage.

—Les clefs! réclama-t-il sèche-ment. —Un soupçon terrible venait de lui venir. Maud partie, Maud ayant rejoint Hartenberg, Maud s'étant jointe de lui, l'ayant berné?... Ah! la gueuse!

—Quelles clefs, monsieur? —Celles de la maison. —Mais je ne les ai pas. Mademoiselle a fermé les volets et les portes elle-même et elle a emporté les clefs.

—Elle n'est pas sortie seule? —Avec madame Harden. —Ah! avec mistress Harden? Et Morailles serra les poings malgré son empire sur lui-même.

Ces deux damnées femmes! s'entendaient donc contre lui; elles étaient d'accord! Mais pourquoi ce départ? Quelle apparence? Il comprenait de moins en moins.

—Voyons, ne mentez pas, vous avez ces clefs. —Moi! protesta la femme de ménage avec sincérité. Non, monsieur, je vous le jure. —Pourquoi êtes-vous là? —Parce que je devais nettoyer encore le petit hangar du jardi-

nier. Non-seulement mademoiselle a emporté les clefs de la maison, mais celle de la grille d'entrée. Elle m'a dit en partant: —Fanny, vous n'aurez qu'à tirer la porte du jardin en vous en allant; ça suffira à la fermer.

Et que monsieur ne croie pas que j'emporte rien de mal. Le femme de ménage tenait en effet son tablier relevé qui faisait bosse.

—Monsieur peut voir dedans, il n'y a que du pain et la moitié d'un gigot avec quelques légumes à faire cuire.

—C'est mademoiselle qui m'a dit: —Tenez, Fanny, emportez ces restes pour le dîner de vos enfants, parce que j'en ai quatre, monsieur, deux petits garçons et deux filles.

—Mais où sont les domestiques? Ils vont revenir? Ils ont des ordres, je suppose? —Pour ce qui est de revenir, monsieur, je ne le crois pas. Car mademoiselle a réglé à la cuisinière, au valet de chambre et à la femme de chambre leur compte avec un mois d'avance comme gratification. Et elle leur a dit qu'elle partait en voyage.

—Ils sont partis un mois d'une heure, parce que mademoiselle voulait fermer elle-même la maison, comme je le disais à monsieur.

—Il n'y a que moi qui suis restée dans le jardin à nettoyer le

hangar. Et je m'en allais, monsieur, la ben vo.

Allons, il ne saurait rien! Il songea à corrompre cette femme, à acheter ses confidences. Il était impossible qu'elle ne sût rien. Cependant, son air d'honnêteté, de franchise parlait pour elle.

—Vous ne savez rien d'autre? Ni où est allée miss Maud, ni quand elle reviendra? —Et il tira de sa poche une pièce d'or. La femme recula, offensée.

—Ce que je n'ai pas dit à monsieur, parce que je ne le sais pas, je n'aurais pas le lui dire si je le savais pour de l'argent, bien sûr.

Il insistait pas, et lui glissant le louis dans la main —Je ne veux pas vous acheter, ma bonne femme, tenez, prenez pour vos enfants.

Et, brusque, il fit demi-tour, non sans avoir jeté un dernier regard de doute et de défi à la maison close.

—Maintenant, murmura-t-il, occupons-nous d'Aurore. —Maud ne perdra rien pour attendre.

Chacun son tour! Et il se vit déjà arrivant, l'âme enflammée et sombre, accompagné du docteur Saffroy, à la Roche-Torte.

—Maintenant, murmura-t-il, occupons-nous d'Aurore. —Maud ne perdra rien pour attendre.

Chacun son tour! Et il se vit déjà arrivant, l'âme enflammée et sombre, accompagné du docteur Saffroy, à la Roche-Torte.

—Maintenant, murmura-t-il, occupons-nous d'Aurore. —Maud ne perdra rien pour attendre.

Chacun son tour! Et il se vit déjà arrivant, l'âme enflammée et sombre, accompagné du docteur Saffroy, à la Roche-Torte.

—Maintenant, murmura-t-il, occupons-nous d'Aurore. —Maud ne perdra rien pour attendre.

Chacun son tour! Et il se vit déjà arrivant, l'âme enflammée et sombre, accompagné du docteur Saffroy, à la Roche-Torte.

avant Mme Pré-Hautré, actuellement compagne illégitime du chevalier Nascogriffo, épouse séparée de M. Mitre, poursuivie devant le tribunal correctionnel pour adultère constaté par flagrant délit, épinglant son chapeau devant l'armoire à glace de sa cheminée, avant d'aller casser avec son avoé.

—Zé n'aime pas beaucoup vous voir aller chez ce petit monsieur Rascoil, déclara d'un ton superbe Nascogriffo qui, en bras de chemise, relevait un petit fer ses monstaches ébouriffées.

—Pourquoi cela, Vanni? demanda Germaine, impatientée. Son épigle n'entr'ait pas, et puis l'humeur massacrante de son cavalier servant commençait à lui porter sur les nerfs.

—Zé se soupçonne, ce roquet de justice, ce porte-robe noir, de vous faire la cour.

—Et après? Est-ce que je ne suis pas assez jolie pour cela? demanda-t-elle d'un ton de bravade sonnante, en se campant devant lui.

Il ne put s'empêcher d'admirer la rondeur du buste, le cambré des hanches et la grâce provocante de la toujours jeune Ninette, toujours jeune quoique, sous le maquillage habile, un peu de fatigue vint à la chair près des paupières et soulignait le contour durci des pommettes.

—Je n'admets pas qu'on vous regarde avec cette insistance. Hier encore, au restaurant cet officier... Par baccos, zé ne comprend pas que zé ne l'ait pas zété mon assiette pleine de pourée de marrons à la tête.

Il ajouta, morose: —Vous êtes trop coquette Ninette! —Ah! bon, la sole!... Tu sais que tu commences à me rasser terriblement, Nasco, avec ta jalousie? Tu étais plus rigolo, autrefois.

L'humeur du Napolitain avait beaucoup changé. Son estomac aussi. Il répondit en grommelant: —Zé se souie pas sans motif pour voir les zées en noir.